

## EN MARGE DE *MARS* DE FRITZ ZORN

Narcissisme et pulsion

Béla Grunberger

Presses Universitaires de France | « *Revue française de psychosomatique* »

2000/2 n° 18 | pages 173 à 198

ISSN 1164-4796

ISBN 9782130509547

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychosomatique-2000-2-page-173.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Textes historiques

BÉLA GRUNBERGER

---

### *En marge de Mars de Fritz Zorn*

#### *Narcissisme et pulsion\**

#### I

J'ai publié, dans le temps, deux études sur la dépression parues depuis dans un volume intitulé *Le narcissisme*, que vous connaissez peut-être, d'autant plus qu'il a été traduit en italien. Je me permets cependant de rappeler, en résumant, qu'un des articles traitait de la dépression en tant que *dysesthésie* narcissique alors que le second était consacré au suicide du mélancolique dont j'ai essayé de cerner le mystère par le biais de la *dialectique narcissisme-pulsion*. J'opère une distinction entre le narcissisme et le moi en tant qu'instance, l'un pouvant s'opposer à l'autre au point de vouloir sa disparition. Le triomphe du narcissisme s'assure aux dépens du moi qui est désinvesti, fécalisé et finalement évacué. Il me semblait, en effet, que cette façon de voir ouvrait une perspective dans laquelle certaines caractéristiques de ce désordre fatal qu'est la mélancolie finissaient par trahir leur secret.

Le travail que je vous présente aujourd'hui représente la poursuite de ces efforts. J'utiliserai, pour l'introduire, une œuvre littéraire, à vrai dire à cheval sur la littérature et l'observation clinique, qui, à mon sens, se prête admirablement à mon propos, utilisation demandant cependant quelques remarques méthodologiques préalables : *a priori*, mes exposés

\* Extrait du livre de Béla Grunberger, *Narcisse et Anubis*, paru en 1989 aux Éditions des Femmes. Ce texte est issu d'une conférence présentée le 31 octobre 1980 devant le groupe de Bologne de la Société italienne de psychanalyse.

sont toujours basés sur la clinique et cette fois encore – comme vous pourrez vous en rendre compte – je suivrai la même voie. Mais j’ai toujours profité de certaines productions dues à l’intuition de l’artiste ou de l’écrivain – suivant ainsi les traces de Freud et de bien d’autres psychanalystes – pour confirmer par cette dimension particulière de l’esprit humain ce que m’a appris la clinique proprement dite, ainsi que la théorie. Il s’agit de deux démarches complémentaires, d’autant plus que l’artiste nous fournit – quand il s’agit d’un document d’inspiration authentique – un matériel déjà métabolisé, en quelque sorte. Ce qu’il nous offre représente déjà un certain degré d’élaboration, une sorte d’analyse virtuelle qu’il nous suffit d’intégrer dans notre théorisation qu’elle complète et illustre à la fois. Le recours à la création littéraire nous permet en même temps une certaine distanciation par rapport à la clinique proprement dite. Comme le disait André Gide (*Journal*, tome I, p. 276, « La Pléiade ») : « Pour bien décrire quelque chose il ne faut pas avoir le nez dessus. »<sup>1</sup>

Le livre en question qui me sert de prétexte s’appelle *Mars*<sup>2</sup> et est signé de Fritz Zorn (Suisse de Zurich), pseudonyme dont l’histoire nous retiendra au cours de mon exposé. Ce que cet auteur a de particulier, c’est qu’il est un grand déprimé qui, au cours de sa lutte contre sa dépression, a développé un cancer (un lymphome malin). Or, et nous reprendrons son argumentation le moment venu, il s’estime *guéri par le cancer* que, paradoxalement et malgré l’issue fatale que cette affection comporte et que cliniquement il prévoit, il considère comme une amélioration de son état. Nous devons par ailleurs à la même horrible maladie l’entreprise de la rédaction de son livre que, sans cela, il n’aurait jamais fait, et n’aurait jamais été capable de faire, son *insight* étonnant (d’une intuition profonde et d’une précision extraordinaire) étant également fonction de son trouble physique (que lui considère comme psychosomatique et il a sans doute raison, nous y reviendrons), tout ceci étant susceptible d’enrichir nos connaissances sur le mécanisme de la sublimation. Je mentionne cela en passant car le temps qui m’est imparti ne permettra sûrement pas de nous y attarder, d’autant plus que la liste des questions réactivées par

1. Toutes les sciences sont basées sur la logique et sur la réflexion ainsi que sur l’observation des faits, sauf la psychanalyse qui, en plus de ces facteurs, doit constamment tenir compte de la résistance spécifique inconsciente à laquelle la démarche de l’analyste risque de se heurter même s’il a fait au préalable une analyse dite didactique. Les analyses sont différentes les unes des autres, ne serait-ce que pour cette raison, car la résistance qui délimite la démarche de l’analyste se situe plus ou moins loin du point idéal.

2. Zorn F. (1979), *Mars*, Paris, Gallimard.

l'ouvrage de Zorn est d'une très grande abondance et s'étend du narcissisme même et du trauma fondamental à l'agressivité profonde et à l'économie de la souffrance. Il s'agit du point charnière entre la dépression banale et la mélancolie, de la perception et du refoulement, de la toxicomanie et du transfert négatif, de l'éducation et du processus maturatif de la mort et de la résurrection, des rapports entre la psychanalyse et le corps, du rêve, et enfin – *last but not least* – de l'électrochoc, de son mécanisme, de ses indications et contre-indications, etc.

Zorn aurait pu effectivement guérir à mon sens mais son cancer était trop avancé, il n'avait plus le temps. C'est pour ne pas avoir à y revenir que je mentionnerai qu'il a fait plusieurs psychothérapies. De la dernière, la plus valable à mon sens, il ne nous dit rien et c'est bien dommage. Zorn s'interdit de nous en parler et c'est même – semble-t-il – le seul point sur lequel il se tait, délibérément. La seule allusion qu'il fait à cette ultime tentative nous laisse entendre qu'il a mal supporté l'action psychothérapique. Qui sait si son analyste, pris par la situation qui était désespérée, n'a pas voulu « mettre les bouchées doubles » ? Par ailleurs, le chapitre qu'il consacre à sa constellation astrologique a un certain relent jungien, ce qui se comprend car nous sommes à Zurich. Dans l'espoir que cette lacune sera comblée un jour, nous passerons maintenant à l'étude de l'ouvrage.

## II

La première phrase du livre de Zorn est assenée par lui comme un coup de massue : c'est à la fois son diagnostic, sa problématique générale, son cri de détresse et sa déclaration de guerre :

« Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. »

Il parle même de son cancer dont il dit que

« c'est une chance qu'elle [cette maladie de l'âme] se soit enfin déclarée ».

L'explication de sa situation par rapport à son cancer,

« depuis que je suis malade, je vais beaucoup mieux qu'autrefois »,

laisse déjà entendre que toute son existence d'avant le cancer relève d'une certaine dimension qui subsume son malheur, tout un univers contre lequel il part en guerre, dimension dont l'apparition du cancer signifie la fin, une sorte de salut, une rédemption, et, une fois ceci posé, il commence à raconter son histoire qui commence par une « enfance heureuse ».

« D'après tout ce qu'on m'a raconté sur moi, j'ai dû être un enfant très aimable, éveillé, joyeux et même épanoui. »

Mais il sait (il l'a déjà annoncé avant cette précision) que

« le lecteur intelligent comprendra tout de suite que l'affaire devait forcément mal tourner ».

Suit la description d'une éducation typique d'enfant gâté :

« dans ce meilleur des mondes tout n'était jamais que délices, harmonie et bonheur »,

où rien de positif ne faisait défaut, mais qui manquait par contre de toutes frustrations, voire de *traumatisations*, dont la survenue, administration fortuite, voire voulue, a été reconnue par Ferenczi comme facteur important du processus maturatif. Nous savons l'importance dans l'évolution psychosexuelle de l'enfant de l'intégration de la phase sadique-anale (« le combat avec l'Ange »), phase d'aguerrissement du moi, intégration qui est le garant d'une évolution saine du moi de l'enfant, en même temps que de son propre dépassement en tant que tel (intégration dans le faisceau « génital »). Nous savons que cette phase est caractérisée entre autres par le « non » que l'enfant oppose constamment à l'adulte dont la résistance bien maniée à travers ce duel constructif, car sous-tendu par l'amour de l'éducateur, est nécessaire pour cimenter la personnalité de l'enfant. Or

« je doute, écrit Zorn, d'avoir appris de mes parents le mot "non" (c'est peut-être bien à l'école qu'il est entré un jour dans mon vocabulaire). En effet, on ne l'employait pas chez nous puisqu'il était superflu ».

Zorn se rend bien compte de l'aspect structurant du conflit ; il sait

« qu'il ne peut y avoir de lumière que là où il y a aussi de l'ombre »

et il comprend que toujours dire oui à l'enfant lui enlève la capacité d'intégrer sa conflictualité (nous verrons plus tard l'importance particulière de cette acquisition), *qu'on le châtre*, en fait. En effet, l'équilibre et l'harmonie ayant toujours été parfaits, on ne se disputait jamais, mais aussi

« nous ne savions pas comment on s'y prenait pour se disputer ».

Zorn comprend bien le caractère anal de ce « non » car il emploie une comparaison caractéristique :

(« Jusqu'à quel point ce non éternellement inexprimé faisait figure d'un *squelette dans un placard* »),

image dont les implications vont – à mon sens – très loin. Par ailleurs, son intuition met immédiatement le doigt sur un mécanisme de défense contre cette analité :

« À ce propos me revient en mémoire une autre prédilection douteuse, datant de ma jeunesse ; celle que j'avais pour les *choses élevées* » [c'est moi qui souligne]

dont il sera encore abondamment question. Il s'agit en fait d'une formation réactionnelle connue que l'on peut peut-être considérer, avec Janine Chasseguet-Smirgel, comme l'*idéalisation de l'analité*, comprenant ce terme dans son sens large, perspective dans laquelle non seulement l'analité proprement dite est rejetée, mais tout ce qui de près ou de loin en dérive, jusqu'à la dimension matérielle des choses, leur substantialité, leur densité et leur volume, la précision, les différences, en un mot, toute la réalité, l'épaisseur du réel, la perception même de la réalité reposant sur la réalité œdipienne, celle du père en tant qu'obstacle et rival<sup>1</sup>, et ceci à cause de la *composante anale* qui cimente le faisceau

1. L'idéalisation de l'analité permet, en fait, sa négation, la tendance de l'homme étant depuis sa verticalisation d'ignorer ce qui est en bas, la saleté et les excréments, ce qui est lié à l'activité de l'anus. Cette tendance (s'élever au-dessus de la matérialité des choses) a bien entendu son utilité à la condition qu'elle n'aboutisse pas à la tentative (car elle ne peut rester qu'une tentative) d'ignorer complètement la matérialité, c'est-à-dire la réalité des phénomènes, l'idéal étant au contraire la réalisation d'une *synthèse* entre, d'une part, la perception du réel et, d'autre part, la quête narcissique de l'immatériel, de l'infini, de l'imaginaire et de la « valeur en soi », en un mot, les « choses élevées ». Cette synthèse elle-même suppose cependant un processus évolutif que j'ai essayé de préciser ailleurs et c'est bien ce processus dont les éléments constitutifs nécessaires faisaient défaut chez Zorn. Or l'immaturation tend spontanément vers la solution de l'évitement, et voudrait sauter par-dessus les phases intermédiaires ; toutes les idéologies et toutes les religions se nourrissent dans une certaine mesure de cette recherche de la « voie courte ».

génital. Une autre technique d'évitement utilisée dans la famille de Zorn (lui parle de l'art de la dérobaie [*ausweichen*]) était de qualifier un problème gênant de « compliqué » (*schwierig*), et Zorn énumère à cette occasion les catégories particulièrement visées pour être ainsi écartées :

« cela comportait presque tous les rapports humains, la politique, la religion, l'argent et naturellement la sexualité »,

autant de domaines dans lesquels le facteur anal joue un rôle fondamental et qui – pour cette raison-là – « posent des problèmes ». Ces problèmes, justement, on ne pouvait pas les poser dans la famille de Zorn. Ainsi,

« les choses du monde glissaient en se croisant sans la moindre friction, dans un système d'où étaient complètement exclus tous les rapports ».

Ces rapports étaient absents dans tous les domaines car nous ne manquerons pas d'apprendre que Zorn n'a jamais eu de rapports sexuels, n'a même jamais souhaité en avoir, ni homo- ni hétérosexuels, rien. Ce problème semble effectivement compliqué (*schwierig*) impossible à analyser valablement avec un texte comme matériel. Mais il n'y a pas de doute qu'il s'agit là avant tout du « défaut fondamental » de l'éducation de Zorn avec le manque d'intégration au point focal de sa problématique sexuelle relationnelle. Ajoutons, à ce propos, que son « objet œdipien », sa mère, semble avoir eu un moi tout à fait défaillant d'après sa description. Elle avait en effet une préférence marquée pour le terme « ou bien », au point que Zorn se pose la question :

« Que devient ici la réalité ? Je m'en vais ; ou bien je reste à la maison. Quand on dit trop de "ou bien", les mots perdent tout leur poids et tout leur sens ; la langue se décompose en une masse amorphe de particules privées de signification ; plus rien n'est solide, et tout devient irréel. »

Ainsi Zorn était tenu à l'écart du monde et n'était même pas capable de développer une certaine agressivité contre le monde, comme Sartre : « L'enfer, c'est les autres. » Son attitude envers la vie était bienveillante,

« très bienveillante même ; nous la considérons avec bienveillance, cette bienveillance qu'on témoigne à un rhinocéros ou à une girafe dans un zoo. De fait

il suffit de dire que nous considérons la vie ; simplement, être *dans* la vie, cela, nous ne le voulions pas... la vie est très bonne mais ce n'est pas nous qui sommes la vie ; la vie ce sont les autres ».

Cette défense contre la dimension sadique-anale ne pouvait cependant empêcher l'accumulation d'affects qui, refoulés, finissaient par être très mal supportés et Zorn fut amené finalement à les *projeter au-dehors* tout en rationalisant l'espèce de persécution qui lui revenait des autres et dont il a fini par identifier les sources en lui-même :

« Je craignais que mes vêtements ne fussent salis ou en désordre, ou de promener partout, sans m'en rendre compte, une mine contrariée. Dans ma jeunesse, j'exprimais cet état d'une manière très juste en disant que je me sentais comme si "je portais accrochée au cou une corneille morte". »

Cet oiseau de mauvais augure extériorisé était en fait la matérialisation et l'extériorisation de l'agressivité de Zorn (dont la véritable origine nous retiendra plus loin), ce dont il a une connaissance inconsciente, cependant. Parlant de sa conduite à l'école, il dit :

« Je dois avoir été un élève d'*un ennui frisant le crime* »,

et cette criminalité le faisait trembler de culpabilité, lui faisait peur :

« J'étais très à l'aise dans le monde hypothétique des "choses élevées" mais la brutalité, le côté primitif que je pressentais dans le monde corporel, j'en avais peur. [...] Non seulement j'évitais tout contact physique, j'allais jusqu'à éviter les mots relatifs au corps et à sa pudeur. »

Il avait peur de rougir et provoquait justement cette rougeur. Or, nous savons qu'à la base de l'*éreuotrophobie* nous découvrons en général un fantasme d'exhibition anale extrêmement agressif. Cette analité crainte fait que ce qu'il redoute le plus c'est la piqûre,

« l'instrument pointu du médecin qui n'avait pas le droit de pénétrer en moi. [...] Mais plus encore que de la souffrance, j'avais peur du sang [...] le sang je ne pouvais pas le regarder du dehors, en spectateur ; *il était en moi-même, horrible et terrifiant* ». [C'est moi qui souligne.]

Le père de Zorn était riche mais il faisait semblant, bien entendu, de ne pas l'être. Zorn avait ainsi le sentiment – il ignorait tout de l'argent –



que cela faisait partie des « choses élevées » que de ne connaître le prix de rien. Quant à la religion, les parents de Zorn étaient contre mais allaient à l'église car cela faisait bien. Ils renonçaient ainsi au rôle sécurisant que la religion peut jouer en instituant un équilibre relatif, mais restaient croyants pour utiliser les vertus chrétiennes par l'exercice du refus catégorique de presque tout ce qui fait la vie. La sexualité était le contraire de la spiritualité et considérée comme le borbier de tous les vices.

« Pour pouvoir porter une chose aux nues [la spiritualité], sans doute faut-il aussi qu'on en maudisse une autre. »

Remarque profonde qui éclaire à mon sens la crise profonde qui secoue notre humanité en ce moment.

Donc tout ce qui est sexuel était parfaitement hostile, méchant et redoutable et le coït une chose terrifiante, épouvantable et répugnante. (Zorn croyait pendant longtemps que l'enfant se forme dans la femme après que celle-ci a subi la pénétration de la transpiration de l'homme, par exemple, au niveau du poignet). Il fallait donc n'être entaché d'aucune souillure et

« en toutes choses nous devons être purs et immaculés ».

Cela étant, jusqu'ici Zorn n'était ni malade ni malheureux, il n'était pas, tout simplement. Quelle est la clé de cet état de choses ? Je résume pour être bref.

L'homme naît en quittant la félicité prénatale qui graduellement est amenée à céder la place – jamais entièrement d'ailleurs – à ce que j'appelle la « solution pulsionnelle », processus dont participent d'une part la séduction et l'apprentissage des objets à travers le mouvement maturatif, d'autre part le narcissisme qui, tout en cédant toujours de la place sur le plan de l'investissement du processus, continue cependant à fonctionner pour « égotiser » le mouvement, phase après phase. Inutile de dire combien le rôle des parents est fondamental quant au déroulement du processus. Or, comme nous l'avons vu, les parents de Zorn étaient inexistantes, vus sous cet angle, et l'on comprend que la structuration d'un processus synthétique ne pouvait même pas être entamée ; elle restait donc complètement bloquée. Théoriquement, on pourrait dire que le sujet demeurait dans un état neutre entre d'une part le narcissisme prénatal qui fut frustré par la naissance sans pouvoir s'alimenter tant soit

peu aux sources pulsionnelles, ce qui aurait pu aboutir à un auto-érotisme régressif, et d'autre part les phases prégénitales qui, faute d'un soutien narcissique provenant de l'idéal du moi, se réservaient d'agir sur le plan purement végétatif, organique : Zorn pouvait avoir des succès scolaires non parce qu'il investissait ses études mais au contraire grâce au manque d'investissement, seul ce manque déculpabilisant lui ayant ouvert l'accès d'un pseudo-accomplissement à base prégénitale.

Cet état de choses changea subitement à la puberté, assez tardive d'ailleurs, quand les forces accumulées derrière le barrage ont fini par constituer une menace d'écroulement. Son narcissisme, de neutre, est devenu dysphorique, il *a succombé à la dépression*. (Zorn ne vivait que par la confirmation narcissique dispensée par ses parents qui visaient à ce qu'il vive tel qu'ils l'entendaient, et si pendant longtemps il nia l'aspect nettement pathologique de son malaise, c'était encore pour ne pas reconnaître la maladie en tant que manque de perfection.) La dépression ? Zorn en sait quelque chose :

« Tout est gris et froid et vide. [...] On n'a plus d'espoir et on ne distingue rien au-delà d'un présent malheureux et privé de sens. [...] Les deux caractéristiques de la dépression sont la solitude et le désespoir. »

La barrière s'est donc écroulée et avec elle fut arraché le voile constitué depuis toujours par certains mécanismes de défense, des tentatives d'idéalisation et de sublimation. Zorn s'était créé ainsi une image de marque, celle d'un original adonné à la littérature ; il écrivait des pièces qu'il présentait à ses camarades. Il s'était fabriqué un moi qui lui a permis de jouer la comédie de quelqu'un qui existe et qui n'a pas de problèmes. Or

« mon moi clivé se fissurait de plus en plus. Mon éternelle comédie devenait de plus en plus une habitude. (...) J'ai employé la plus grande part de mon énergie à maintenir l'édifice de mon moi simulé *qui s'effritait*. [...] Pour la première fois mes productions me dégoûtaient [le moi est submergé par l'analité accumulée et qui ne peut que se retourner contre le sujet] et ma décision, le plus souvent, coïncidait avec la destruction de toutes mes œuvres, de préférence par le feu, afin que la flamme purificatrice me délivrât de la souillure de l'art. [...] J'aimais à me donner un peu l'air d'un artiste [...] mais maintenant pour moi être artiste ne pouvait comporter que mélancolie, dépression et frustration. C'était pour moi une honte et une désolation ».

La particularité de cette évolution, c'est qu'elle continue pendant longtemps d'être parallèle à celle du moi factice (« faux-self ») de Zorn, qui semble ne pas vouloir y renoncer, au contraire, il le développe en réussissant à maintenir son illusion et celle des autres auxquels, en grande partie, il joue la comédie. Mais il sent que, malgré tout, l'abîme entre les deux aspects de son personnage s'approfondit de plus en plus :

*« D'une part j'allais de mieux en mieux et d'autre part j'allais de pis en pis ; et plus j'allais mieux plus l'aggravation était refoulée dans l'inconscient, si bien que les dépressions devenaient de plus en plus incompréhensibles et sans raison. (...) L'abîme entre mon vrai moi et mon moi simulé devenait de plus en plus profond et infranchissable de sorte que la difficulté depuis toujours énorme que j'éprouvais à manifester ne fût-ce qu'un peu de mon être véritable n'avait plus de limites. »*

### III

Zorn vivait en somme une vie étrangère à la sienne, sa charge narcissique neutre, devenant de plus en plus altérée par la présence d'un mauvais objet, était de plus en plus « analysée », vie que son autre moi observait en même temps. Sa vie était faite de contraintes, depuis toujours les mêmes, reflétant les parents introjectés. Ces contraintes l'ennuyaient, mais, quand il s'en libérait, il se rendait compte qu'il s'ennuyait encore davantage :

*« Je ne savais pas vraiment que faire de cette liberté. »*

Il étendit ensuite cette situation à l'université dont il fit son second foyer. Il ne pouvait pas profiter de sa liberté et était

*« sage par principe ».*

Il traînait en buvant café sur café (il parle de centaines de cafés et le chapitre que je suis en train de résumer contient le mot « café » une quarantaine de fois), ce qui correspond à la contrainte d'introjecter cette mauvaise mère omniprésente. Il dit que le café était exécration. Ses camarades étudiants avaient toutes sortes d'occupations intéressantes pour passer le week-end, ce dont lui était incapable tout en maintenant l'illusion qu'il en allait très bien ainsi car – avec tout le reste – il avait intro-

jecté la rigidité des parents qui n'auraient jamais voulu admettre que leur vie, qu'il imitait, avait quoi que ce soit d'anormal.

« Je partageais le style de vie de mes parents, je partageais leurs opinions et convictions, je partageais leur attitude négative envers la vie. [...] Lorsqu'il fallait défendre une opinion, pour moi c'était toujours celle que j'avais reçue chez moi et emportée sur le chemin de la vie, à savoir l'opinion de mon père. »

Mais, en même temps, dans les conversations il était peu sérieux. Non parce qu'il investissait *la vie* en dehors de ces prises de position rigides, mais au contraire parce qu'il désinvestissait la vie, les prises de position y compris. En fait, le processus de désinvestissement, ou sa contrepartie, l'analyse du moi, continuait. Il ne pouvait plus fixer son attention,

« aller vraiment au fond des choses. Je ne le pouvais pas. Je ne le voulais pas et je ne l'osais pas. [...] La journée se composait de pauses et d'attente ».

Et, cependant, il continuait à nier cet état car :

« C'était la concordance et la cohérence parfaite que je voulais à tout prix. »

C'est après cette déclaration narcissique désespérée qu'il enchaîne immédiatement sur son opposition violente aux psychiatres. Et cependant

« plus se relâchait la pression des problèmes concrets et compréhensibles, plus devenait incompréhensible et inquiétante la conviction secrète qu'au fond j'étais gravement atteint. Toute ma vie était fausse et se déroulait de travers ».

Quant à la dépression, elle devenait chronique et Zorn n'arrivait effectivement à se revigorer un peu que lorsque les choses allaient mal ou à l'occasion d'une jaunisse grave contractée en vacances au Portugal. Cet épisode va bien dans le sens général de la dépression de Zorn mais signifie quand même quelque chose de fondamental dans son évolution. Nous savons que Zorn a toujours été ridiculement nul en gymnastique et qu'il n'a jamais pu apprendre à danser. Or, en pleine dépression, subitement Zorn s'est mis à faire de la gymnastique et a tout d'un coup

*découvert qu'il savait danser.* Et puis il se rendit compte peu à peu que tout le monde l'aimait bien et que ses études commençaient à lui apporter du succès. Tout s'est passé comme si son moi fait d'introjects s'était trouvé subitement en face de son soi narcissique originel qui déclenche alors avec force une attaque contre le moi. Comme contournant la maturation pré-génitale dont le processus était bloqué depuis toujours, cette force semblait jaillir des profondeurs, c'est-à-dire directement de la cœnesthésie narcissique prénatale.

La vie matérielle de Zorn s'améliore, il s'installe confortablement et s'organise pour le mieux mais son home se transforme (comme sa maison et l'université) en une coquille qui le renferme et le rend prisonnier. Et il reprend la formule – qu'il répète d'ailleurs inlassablement sous toutes les formes :

« d'un côté j'allais de mieux en mieux, et parallèlement, de pis en pis ».

(J'ajouterai « *parce que j'allais mieux.* ») Le duel dont les protagonistes sont le narcissisme et l'introjection ou le soi et le moi devient de plus en plus violent, mais la lutte devient de plus en plus inégale, le moi s'analysant de plus en plus, l'investissement narcissique qui lui fait défaut le rendant de plus en plus misérable et son existence devenant de plus en plus précaire.

Dans l'affliction nostalgique de son moi, on finit cependant par reconnaître le souvenir d'une ancienne relation objectale œdipienne complètement refoulée et qui pourrait être l'amour du père auquel il semblait vouloir recourir pour le protéger contre ses introjects.

« Une grande tristesse m'envahissait quand j'observais comment les rayons du soleil couchant tombaient sur un tableau accroché au mur opposé et le parcouraient lentement jusqu'à ce qu'il fût à nouveau dans l'ombre et que le soleil fût couché. »

Après avoir écrit ces lignes, il mentionne la mort de son père, survenue quelques années auparavant. Il lui arrive de réciter des vers, toujours les mêmes, ou plutôt presque toujours le même passage :

« Qu'est devenu le roi Juan ?  
Les infants d'Aragon  
Que sont-ils devenus ? »

Lamentation funèbre de Jorge Manrique ; l'auteur est spécialiste de l'espagnol et du portugais. Ces vers, il ne les récite pas, ils se disent en lui ; il les dit,

« tout à fait intuitivement »,

c'est-à-dire *sans une vraie participation de son moi.*

« Je crois que la tristesse elle-même parlait par ma bouche. J'étais devenu l'instrument passif de la tristesse, au moyen duquel celle-ci s'exprimait. [...] Mon noir vêtement de deuil avait aussi "reparu" et toutes les autres couleurs que le noir commencèrent à me déplaire. »

Reflux total de l'investissement sauf celui de son propre deuil. Zorn se retire complètement du monde, il ne lit plus la presse :

« Je n'avais pas besoin de savoir ce qui se passait dans le monde. »

Le processus de l'analisation du moi en raison du retrait du narcissisme progresse :

« La frustration et la dépression remplissaient à tel point ma vie que presque rien d'autre ne pouvait y trouver place que la torture dépressive omniprésente. »

Il parle de s'écorcher soi-même et d'effroyables ravages. Il lui arrive d'écrire pendant des heures les mots *soledad* et *tristeza*

« Mais que je fusse triste je ne l'aurais pas dit. [C'eût été une manifestation du moi.] [...] La surface restait toujours aussi calme et impassible mais elle n'en devenait que plus plate et plus vide. »

Zorn se met à avoir des visions, ceci après la mort de son père. Il s'agit d'histoires dynastiques, de drames royaux où, après l'extinction de la première génération, les générations suivantes poursuivaient des vieilles histoires... Les personnages n'étaient pas tristes. Ils le *devenaient*. La tristesse les rattrapait, elle montait comme un brouillard du sol et enveloppait complètement le personnage. Quelques personnages de

femmes, comme des emblèmes de la mélancolie pétrifiée, atteignant un âge très avancé, *il leur était presque impossible de mourir*. Il s'agit sans doute de Zorn lui-même :

« cette figure allégorique était l'image de mon âme »,

dit-il, et la dynamique de la vision pourrait être comprise comme base de la théorie des images hypnagogiques de Silberer. Zorn devenait en fait de plus en plus insomniaque. Quant à l'impossibilité de mourir, on reconnaît le syndrome de Cotard. Il se voit en « grande affligée » :

« Elle était dans la plus grande détresse et moi dans le plus grand danger. »

C'est lui et l'introject à la fois, et l'on comprend sa détresse mais aussi le grand danger dans lequel il se trouve quand on pense qu'il nous dévoilera plus tard des rêves en série où il s'acharnait sur sa mère en l'écrabouillant avec une grande sauvagerie. Pour revenir à ses visions, Zorn assiste à leur fin quand

« tout le monde s'évanouit à son tour ».

Et il finit le chapitre

« avant de tomber dans la fosse pour de bon ».

#### IV

À ce moment-là survint un changement subit que l'on peut considérer à mon avis comme un début de guérison, même s'il apparaît tout d'abord comme une aggravation, une aggravation complète et définitive.

« La dépression n'était plus souterraine et refoulée, elle se montrait au grand jour et *recouvrait* tout ce dont j'avais pu me dire jusqu'à présent que cela me faisait encore plaisir. »

En fait, ce qui est arrivé avec le cancer (mais celui-ci était sans doute là depuis un certain temps), c'est qu'il a pu se *rendre compte* de la réa-

lité de sa dépression, ce qui jusque-là n'était pas le cas, et il s'agit là bien du début d'un processus de renversement total :

« Je remarquai, dit Zorn, que plus rien du tout ne me faisait plaisir et *combien m'accablaient tant de choses dont je n'avais surtout pas voulu m'avouer jusque-là qu'elles m'accablaient*. Et combien depuis toujours. »

Zorn se trouve devant l'image de son moi complètement analysé et il va, s'en rendant compte, jusqu'à employer, pour le décrire, les termes appropriés.

« La voici [il s'agit de son *image* d'homme joyeux] [...] culbutée et tombée en ruine. »

Ou bien :

« Ce moi fut donc bel et bien mort car il n'en resta plus rien. Il ne resta qu'un *petit tas* de malheur. »

D'ailleurs, en même temps,

« une tumeur commença à se développer sur mon cou »

dont il dit que :

« c'étaient des larmes rentrées, diagnostic à résonance poétique mais qui du point de vue strictement médical n'est évidemment pas exact ».

C'est toujours Zorn qui parle mais il met quand même le doigt sur le facteur anal, les larmes étant encore une sorte d'excrétion. Zorn fait une découverte mais à *l'envers cependant, en quelque sorte*, car sa maladie n'est pas ce qu'il pense (le cancer qui apparaît). Ce qui se passe, en effet, c'est plutôt une tentative de guérison. D'ailleurs il le sait bien quelque part. D'abord, pour commencer, il *ne fut ni bouleversé, ni enrayé, ni surpris*.

« Je suis un peu moins malheureux qu'au temps où, officiellement, je n'avais pas encore le cancer. »



Et puis :

« Il me faut constater que ma vie présente est, malgré tout, moins désolante et désespérée que les trente premières années de mon existence. Je ne suis pas heureux, à vrai dire, mais au moins je ne suis plus que malheureux, et non pas déprimé. »

Zorn tient à découvrir le cancer comme étant la suite naturelle de sa dépression, en fait identique à elle, l'expression matérielle d'une misère qui jusque-là était uniquement morale, une sorte de changement de consistance. En fait, il ne se rend pas compte que rien que de *reconnaître* sa maladie (la dépression relève déjà d'une nouvelle dimension) pour ainsi dire le place dans un nouvel univers qui lui rend possible de constater qu'il manquait jusque-là d'une vision complète des choses (il dit qu'il était atteint d'une « idiotie affective »). Il se doute bien en même temps que cette « connaissance » (il a goûté du fruit de l'arbre de la connaissance) nouvelle a pour lui une valeur fondamentale et il la met sur le compte de son narcissisme sans cependant le formuler clairement :

« J'ai l'impression de savoir très exactement ce qui m'arrive et j'estime que c'est un grand avantage par rapport à la situation du nègre (qui est simplement dévoré par la lèpre, par la peste ou par la faim, sans prendre vraiment conscience de ce qui lui arrive). »

« Pour peu qu'on puisse assimiler le cancer à une idée, j'avouerais que la meilleure idée que j'aie jamais eue, ça a été d'attraper le cancer ; je crois que ça a été le seul moyen encore possible de me délivrer du malheur de ma résignation. »

Le cancer représente donc une idée de renouveau (le contraire de la résignation), ce qui signe l'effet du facteur narcissique qui désormais gouverne d'ailleurs toutes les positions de Zorn et avant tout sa conception de sa maladie. En effet, si le cancer est la suite de son éducation, cela vient du dehors, des parents, de l'éducation et finalement de la société (le narcissisme reste intact). D'ailleurs, qui dit renouveau dit résurrection, et il pense en effet qu'au cas où il guérirait (mais de toute façon la mort n'existe pas dans l'inconscient) il pourrait renaître à une vie nouvelle (ceci, selon un axiome qui existe dans l'inconscient, d'après lequel la destruction matériel du moi (de la dépouille) fait jaillir automatiquement le narcissisme libéré, parfait, immatériel et idéal, comme le montrent le fantasme de la mort suivie de résurrection des religions et,

sur un autre registre, le « sous les pavés la plage » (slogan bien connu de Mai 68). Il semble bien qu'il s'agisse de subordonner tout désormais au point de vue narcissique, c'est pourquoi Zorn ne veut pas décrire sa psychothérapie car celle-ci a sans doute mis en évidence, au contraire, l'insuffisante évolution du moi.

(« Il me semble beaucoup trop difficile de faire passer cette thérapie dans les mots. »)

Il s'agit en effet du vécu (sans doute transférentiel) du processus.

L'énormité du changement ne semble pas s'imposer nettement à Zorn. Il se rend cependant compte que sans cancer il n'aurait jamais entrepris ni même conçu l'étude qu'il est en train de rédiger et qu'il tient d'ailleurs à faire et à *publier* à tout prix, sans s'arrêter au fait qu'il est candidat à la mort, ce qui témoigne du triomphe absolu du point de vue narcissique.

Le moment cependant est critique, car, en déployant de plus en plus le drapeau triomphant de son narcissisme, il se sent profondément vulnérable comme un bernard-l'ermite qui a subitement perdu sa coquille protectrice ; à propos de sa psychothérapie, dont j'ai dit plus haut qu'elle a dû être un peu trop énergique, il écrit :

« Jusqu'à présent elle s'était acquittée de la tâche qui consistait à briser en mille morceaux ma vie passée – ou mieux : l'illusion que j'avais de ma vie passée. »

« Je ne pouvais plus rentrer chez moi nulle part parce que je n'avais plus de chez moi... Les parents ? Un grand éloignement. » (La fixation se défait.)

La crise a cependant passé et

« un beau jour les dépressions n'étaient plus là ».

Zorn en pleine dépression était sujet à l'obsession de répéter certains poèmes – nous en avons cité un plus haut à cause de son contenu œdipien. Il parle maintenant d'un autre (il en avait déjà parlé, mais pour montrer la différence à laquelle il a bien pensé, mais sans la contrainte névrotique).

« *Ai, Deus, sesabe ora meu amigo  
Como en senheira estou em Vigo !* »  
(« *Si mon ami savait  
Combien je suis seul à Vigo !* »)

J'ai bien réfléchi sur la signification de ce choix, mais je n'avais que des hypothèses. Aujourd'hui, j'ai bien envie d'en reprendre une car il s'agit d'une fixation ultra-précoce qui se défait, ce qui équivaut quasiment à une *naissance*. Or, dans la langue de Zorn, Vigo se rapproche de *Wiege* (berceau) et quant à l'accent de son pays que je connais, le *i* est appuyé en pénultième, ce qui raffermirait encore la consonance. Zorn ne se retrouvait plus à sa table en train d'écrire pendant des heures le mot *tristeza* en long et en large, car il n'avait plus besoin de s'exorciser ni d'exorciser ses propres introjects. Il a commencé par avoir des affects et savoir qu'il en avait et il a réagi non pas à contresens mais correctement.

« La dépression était faite d'une grisaille étouffante, imprécise et omniprésente ; le nouvel état est d'une transparence glaciale et claire comme le cristal. Il est douloureux mais il ne m'étouffe pas. En outre, je me sens plus *actif*. » (C'est moi qui souligne.)

Cette activité se manifeste par une position plus militante (un passage très violent contre le christianisme est suivi par une profession de foi reichienne). Tout cela va dans le même sens narcissique que les accusations très nettes à l'adresse de la famille.

« *Je ne suis pas moi-même le cancer qui me dévore, c'est ma famille, mon origine. C'est un héritage en moi qui me dévore* »,

ainsi que la relativement longue étude astrologique. Et il finit par :

« Plutôt le cancer que l'harmonie. »

Ou, en espagnol :

« *Viva la muerte !* »

C'est ainsi que Zorn achève l'histoire de sa maladie en concluant à l'unité de celle-ci, le cancer étant la suite, la forme plus condensée en quelque sorte, de la dépression. Conclusion gratuite – mais dont le sens

pour lui est capital comme nous venons de le voir (sauvetage narcissique) – encore que l'on puisse émettre à la rigueur l'hypothèse d'une diminution notable par la dépression de la défense spécifique de l'organisme contre le cancer, car nous savons bien qu'il en existe une, sans quoi les cellules cancéreuses, qui se promènent pour ainsi dire dans tout organisme d'une façon générale, finiraient par nous exterminer. (Quant à la défense contre les maladies infectieuses, nous savons bien qu'au cours d'une psychanalyse elle se renforce spontanément, ainsi que probablement toutes les défenses biologiques.) Ainsi, l'organisme, au lieu de réagir, succombe par l'affaiblissement de la défense. Si, par ailleurs, nous admettons, tel que je l'ai proposé au sujet du suicide du mélancolique, qu'une partie du moi, le soi narcissique, puisse se retourner contre le moi corporel qui s'est révélé insuffisant (et donc cause d'une blessure narcissique), ce qui est largement le cas de Zorn<sup>1</sup>, il est d'autant plus logique que le soi narcissique puisse bénéficier dans ce but de l'amoindrissement des défenses et laisser le cancer envahir l'organisme, objet déjà d'un désinvestissement narcissique équivalant en principe à une *analisation* correspondante.

Nous avons vu, cependant, que le soi narcissique s'est mis en même temps au service d'un renouveau déclenché par le facteur narcissique, le même qui s'acharne contre le moi. Il s'agit d'une ébauche de reprise d'un processus de maturation vicariant, cette double évolution constituant une situation conflictuelle.

En fait, il y a là un conflit, conflit auquel Zorn est en train de succomber, mais ceci n'est qu'un accident, le déclenchement du processus salvateur, dont par ailleurs les effets dans la conduite de Zorn sont manifestes, ayant été trop tardif. Il s'agirait d'un choc biologique primitif à effet salutaire. Les *effets convulsivants* d'un *électrochoc* sont bien inconscients et rien ne nous empêche de penser que Zorn était le siège depuis longtemps d'un *processus analogue* sous forme d'un cancer, sans parler de l'évolution ultérieure de celui-ci avec la panique affective concomitante et les souffrances qui en résultent (soit dit en passant, cela pourrait contribuer à la réhabilitation dans certains cas de la *sismothérapie*, tombée en discrédit pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la thérapie ni avec la science). Après tout, la fièvre, qui est un mécanisme de défense, peut tuer également. De toute façon, ce que nous apprendrons par la suite – car il y aura une suite –, Zorn non seulement reprend la

1. Dans un autre registre, le sujet en analyse rejette son moi corporel – insuffisant dans une certaine mesure – pour en élaborer un autre plus conforme à ses exigences narcissiques, destiné à prendre sa place.

lutte qu'il ne cessera pas jusqu'à son dernier jour, ce qui est le contraire d'une conduite dépressive, mais, de plus, nous apporte un matériel qui témoigne du déclenchement d'un second processus de maturation.

Zorn reprend donc son récit, il en éprouve le besoin, il ajoute un chapitre à son histoire, puis encore un, jusqu'à la fin. Mais, s'il espérait ainsi un certain soulagement (il dit une « distanciation »),

« c'est le contraire qui s'est produit. Depuis que je m'en suis occupé de plus près, la souffrance que j'éprouve face à mon histoire se jette sur moi avec une violence nouvelle et qui n'avait jamais atteint un tel degré ».

En fait, ce besoin d'écrire correspond à la poursuite du conflit sous une autre forme. C'est vivre le processus maturation sous sa forme schématique moins directe, moins corporelle en quelque sorte, mais qui correspond à la même succession de phases, en un mot : *écrire, c'est métaboliser*. C'est en particulier la composante agressive qui trouve à se manifester :

« On dirait un volcan qui explose en moi et ne pourra s'éteindre tant que je vivrai. »

Cet acharnement de Zorn contre son moi corporel, car c'est ainsi qu'on le comprend et qu'il se comprend aussi, semble viser sa propre désintégration, sa propre réduction à l'état de déchet.

« Plus je me connais moi-même, plus je me ressens comme je suis : détruit, castré, brisé, déshonoré, bafoué. [...] Le sentiment de l'échec me calcine l'âme et le corps. »

Ces termes, « castré, déshonoré, bafoué », relèvent nettement de la blessure narcissique ainsi que

« cette épave humaine à laquelle je dis Je »,

et on dirait effectivement que Zorn veut faire place nette en faisant disparaître celui qui est à l'origine de son déshonneur :

« Névrosé est celui qui ne peut pas être heureux. [...] L'honneur de l'être humain est fait de sexualité. »

Déshonneur dont il est non seulement l'acteur mais le *témoin* que pour réparer sa honte on doit faire disparaître. De là, l'obligation de mettre la chose par écrit, de la communiquer. C'est un scandale qu'il s'agit de dénoncer et

« Pour l'amour de qui devrais-je me taire ? »

Zorn crie son déshonneur et sa souffrance avec une violence extrême, en en accusant tout le monde, ses parents, son pays, la religion, la société, le système. Il s'agit de tout comprendre avec clarté.

« L'histoire de ma vie m'accable mortellement mais elle est claire pour moi. »

La *clarté* de la situation est aussi une exigence narcissique, celle de la perfection, la perfection de la *projection* qui, mettant toute la responsabilité au-dehors, fait apparaître le soi narcissique dans sa pureté originelle :

« Je crois que c'est seulement la partie la plus infime de mon moi qui est en moi-même ; sa plus grande partie est empoisonnée, violée et détruite par le principe hostile décrit plus haut dont les représentants les plus typiques pour moi étaient mes parents. »

Sa colère (ainsi que sa haine), qui est d'origine narcissique, lui permet en même temps de se distinguer de ses parents, c'est-à-dire d'une partie de son moi qu'il rejette :

« Le fait que je suis à tel point désespéré me distingue aussi de mes parents qui n'ont pas pris le risque d'être sans espoir. »

« Je suis maintenant dans le camp de concentration et ma part d'héritage "parentale" est en train de me gazer, mais moi je suis *dans* le camp et ceux qui me gazent sont dehors. On m'a démoli, castré, violenté, emprisonné et tué, mais je me distingue d'une tête de bétail qu'on abat tout simplement ; en cela même moi j'atteins à une certaine dignité humaine. »

Et puis :

« Peut-être dois-je payer de ma mort ma volonté d'être autre que mes parents. Peut-être le cancer est-il même une libre décision, le prix que je suis disposé à payer pour me libérer de mes parents. [...] Je pourrais bien aussi me résigner et m'accommoder de ce que je suis, tout bonnement, tel que

m'ont fait mes parents ; mais alors je serais traître à l'égard de cette petite partie de mon moi que j'ai appelée "moi-même". »

Voici le sauvetage du soi narcissique à travers la souffrance, l'agressivité et la projection. Acculé à l'écriture :

« La seule chose que je puisse faire devant ce malheur c'est l'écrire toujours et sans cesse. »

Zorn se rend compte du caractère *métabolisant* de cette activité :

« Il me faudrait la dire encore et encore et crier tout mon malheur même s'il m'est impossible de jamais le vomir en entier et si, tout au long de ma vie, il me faut ne tirer de moi que ma souffrance. Ce n'est pas très joli, toute sa vie durant, de ne faire que vomir son passé non digéré ; mais ne pas pouvoir vomir ce passé est encore pire. »

La notion d'*expulsion* de son moi corporel devient de plus en plus claire.

« Me délivrer du tourment écrasant de mon passé. [...] Le plus oppressant, c'est la peur de n'avoir pas assez de temps, de ne plus vivre aussi longtemps qu'il le faudrait pour me délivrer de mon passé. [...] La chose est claire : il faut partir. Il faut que je m'éloigne de tout ce que j'ai été, car tout ce que j'ai été représente pour moi un danger de mort immédiat. »

Zorn dit ici clairement que ce qui le tue (et cependant c'est bien le cancer), ce ne sont pas les souffrances abominables qui – à ce moment-là – le torturent, mais l'échec de sa vie passée, la honte qu'il aura été, car *au-delà* de ce processus de nettoyage il y a de l'espoir :

« Je ne suis pas encore guéri, mais il n'est pas encore irrévocablement certain que je suis incurable. »

En fait si, et à un certain niveau Zorn le sait bien, mais au niveau narcissique (domaine de l'infini) la mort n'existe pas. Il suffit de faire disparaître l'obstacle, détruire le moi corporel pour faire jaillir de sa carapace rejetée le « Je qui est un autre » :

« Si je dois me considérer comme un *résidu* de la société bourgeoise, je voudrais à présent cristalliser, à partir de ce résidu, cette partie du moi qui

réfléchit sur ce résidu, car cette partie, c'est moi. [...] Je ne suis pas seulement le produit mathématiquement calculable de l'ordinateur infernal qui m'a fabriqué, produit que je trouve parfaitement haïssable. Je suis encore quelque chose de plus et ce quelque chose n'est pas programmé, pas assujetti, pas dégénéré, il est au contraire nouveau et important. »

Ce règlement de compte ultime avec soi-même permet à Zorn de « sortir », comme nous le disons en psychanalyse, son agressivité primitive plus profonde (l'auteur signe « Zorn », son patronyme originel étant *Angst* (= angoisse)), sa composante sadique-anale biologique qu'il est si difficile en général de rendre consciente et d'abréagir, et dont le refoulement primaire d'emblée et pour toujours est à l'origine même, sans doute, de sa névrose. Les horribles douleurs qu'il est en train de subir depuis un certain temps ont balayé les dernières résistances devant son explosion :

« J'ai beaucoup joué jadis avec l'idée de tuer ma mère et j'ai aussi beaucoup rêvé que je tuais ma mère. Sous l'aspect d'une vision je me suis vu maintes et maintes fois précipiter ma mère dans l'escalier de la cave et ensuite cogner et cogner encore sa tête sanglante contre le sol de pierre jusqu'à ce que sa masse informe se dissolve dans une mare de sang. »

La cave, la masse informe, la dissolution, c'est le degré ultime, fécalisant de la composante anale mais, aussitôt dit, Zorn détourne l'analité en pensant à Goya, projetant l'individuel sur le collectif (les atrocités des *Desustros de la guerra*) et d'ailleurs – repensant à sa mère –, bien entendu,

« quel meurtre insensé et absurde ce serait ! ».

Quant à son père, il reste dans le symbolique ; il lui voue une autre vision : celle de faire sauter le Crédit Suisse à Zurich,

« car tout l'argent que j'ai hérité de mon père est déposé dans cette banque »,

une sorte de phallus anal qu'il s'agit de posséder sur un mode destructif, désir dont il s'était toujours défendu. Nous savons qu'il n'a jamais touché à cet héritage sauf maintenant, quand il s'agit de l'utiliser pour payer ses médecins. D'ailleurs, il sait en même temps (il est plus avancé que les terroristes) que



« ce qui est zurichois, bourgeois et suisse sous sa pire forme ne se trouve pas dans un immeuble de pierre ; *cette substance maligne est logée dans mes os et on ne guérit pas les os avec de la dynamite* ».

Nous assistons là à la phase ultime d'un processus que l'on peut identifier – à un autre niveau – avec le processus de maturation :

« Dès que j'aurai eu raison de mes parents – mes "parents" – *dès qu'ils me seront devenus indifférents*, je serai guéri et sauvé. Mais cela m'est encore très difficile. »

Il s'agit de métaboliser les images parentales, *certaines images parentales* :

« Cependant que la notion de "parents" prise dans le tourbillon d'un horrifant brouillard cosmique part en spirale et se dissout dans l'infini, dans la terreur venue du fond des âges, l'indicible. »

Zorn fait en même temps la découverte que s'il s'agissait de prendre les "parents" uniquement dans leur contenu symbolique,

« deux êtres irréels... comme les pièces intellectuelles d'un jeu sur l'échiquier de ma construction cérébrale »,

il pourrait maintenant revenir vers eux, les retrouver en quelque sorte (on pourrait parler de « réconciliation »), en se disant

« qu'ils n'étaient pas blâmables d'une façon particulière »

et

« qu'ils n'étaient même pas plus mauvais que d'autres parents sauf qu'ils étaient un peu plus bourgeois, un peu plus inhibés, un peu plus ennemis de la vie, un peu plus ennemis de la sexualité, un peu plus propres, un peu plus *comme il faut* ».

Certes, dit-il,

« ce sont justement ces petits peu en plus qui me tuent maintenant. [...] Je le dis mais finalement sans conviction, car finalement j'ai reconnu qu'ils étaient non pas "méchants" mais "à plaindre" ».

En fait, comme le reconnaît Zorn :

« En termes de cosmocriminologie : il n'y a qu'un seul crime, qui est perpétré continuellement et sur chacun. »

Mais lequel ?

« La grande tragédie de l'homme (qu'il vit comme un crime commis par les autres et cela pour des raisons narcissiques) *c'est d'être né Dieu et en même temps de ne pas l'être.* »

Certes, il y a mille possibilités qui visent à négocier cette frustration fondamentale, mais quelle que soit la solution choisie – et c'est ici qu'intervient l'éducation – elle ne sera jamais absolument parfaite et totale et la plaie de la blessure narcissique restera toujours plus ou moins ouverte. Ce qu'on peut faire, entre autres – et c'est bien ce qu'a fait Zorn comme dernière tentative de sauvetage narcissique au bord de l'échec –, c'est d'en faire une réussite. Zorn se convainc ainsi que son histoire est

« un rouage dans le mécanisme de bouleversement de la société bourgeoise »

et qu'ainsi il se sera inséré dans l'avenir de l'humanité.

« Je suis la cellule cancéreuse de ma société. »

« Je suis le déclin de l'Occident »

« Je suis le carcinome de Dieu. »

S'il ne peut pas s'identifier à Dieu, il s'identifie au Diable. Et ainsi il sauve et son agressivité et sa toute-puissance :

« J'ai *voulu* ma maladie et mon cancer ; j'ai voulu être précipité dans les abîmes de ténèbres... J'approuve que Satan soit lâché. [...] Je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale. »

Zorn est mort le jour même où il fut averti que son manuscrit était accepté pour publication.

